



INADAPTÉS

DE SIRINE ACHKAR

MISE EN SCÈNE **SIRINE ACHKAR**

AVEC
LANDRY HAMON
DENIS MATHIEU
OTIS NGOI
BEN RAJCA

CRÉATION LUMIÈRES & SON
FRANÇOIS KALEKA

CONTACT
ATTACHÉE DE PRESSE **MURIELLE RICHARD**
06 11 20 57 35 // mulot-c.c@wanadoo.fr

CHARGÉE DE DIFFUSION **EMELINE HORDE**
06 35 59 63 58 // m.c.artdiffusion@gmail.com

COMPAGNIE **M-C-ART**
m-c-art@hotmail.com,

INADAPTÉS

DE SIRINE ACHKAR

Sur scène, quatre hommes. Ils n'ont rien en commun, si ce n'est d'être en prison.

La pièce évoque l'univers carcéral, mais plus particulièrement et surtout les aspects de l'enfermement. L'enfermement dans tous ses états : celui de l'esprit, du corps, celui de la déconnection du corps de l'esprit.

Dépassés par les circonstances, dépassés par leur vie, dépassés par le temps, les personnages de la pièce - aux profils très variés - se retrouvent liés par l'espace froid et austère de la prison. Ils sont liés par le vide de leurs nuits respectives et manque : celui de la famille, celui de l'autre, le manque de perspectives aussi.



L'ailleurs est devenu leur fantasme. Le dehors, cet espace imaginé et imagé, souvent sublimé, est devenu la raison pour laquelle ils espèrent... mais qu'espèrent-ils vraiment ? Ont-ils raison d'attendre encore quelque chose de cet espace extérieur ?

S'inspirant de la réalité, *Inadaptés* ne prétend pas pour autant à un réalisme sans faille, puisque les personnages oscillent entre une parole réelle et concrète et une autre voix plus absurde, plus sombre, celle de l'inconscient de tout être emprisonné, que ce soit au sens propre ou figuré du terme.

Dans Inadaptés, plusieurs détenus sont à la recherche de « l'asile artistique », d'un point de fuite, d'un espace qui les sauvera de l'étroitesse de leurs espaces intérieurs et extérieurs. L'atelier théâtre sera le cadre, comme le prétexte pour libérer une parole dévoilant la part d'humanité sommeillant au fond de chacun.



La parole dévoilée de manière volontaire va se confronter, au fil des dialogues des personnages, à une parole spontanée échappant à la censure de la raison.

Les événements de la pièce s'accordent avec les différentes sessions de l'atelier théâtre, et ce afin d'aboutir à une représentation publique visant à rendre aux différents participants un peu de leur estime de soi... Ces sessions vont

se révéler un terrain de confrontation entre deux mondes : celui de l'extérieur et celui de l'intérieur. Deux mondes évoluant en parallèle, sans jamais se confronter.

La scénographie tend à refléter une atmosphère austère et froide. Elle met en avant deux espaces - temps : l'espace-temps concret de l'atelier théâtre se déroulant la journée et l'espace-temps plus sombre de la nuit, de l'enfermement, un espace qui abrite les désespoirs de la solitude du soir des détenus et les gestes d'un quotidien contraint de s'adapter à l'étroitesse des espaces.

L'atmosphère générale de la pièce tend à souligner le décalage entre l'atmosphère du jour et celle de la nuit, durant laquelle la solitude atteint son pic, cette solitude enveloppée par un silence pesant sera exprimée par quelques danses improvisées par les acteurs, fruit d'un élan intérieur, laissant exprimer ce qui échappe aux mots : Les différentes névroses des détenus, résultat de l'enfermement, leurs obsessions et frustrations, leurs manques et leurs espoirs étouffés. Le langage du corps sera le terrain d'expression d'un inconscient qui se libère la nuit.

Le corps des détenus sera tout de même le terrain d'expression de cette déshumanisation de l'homme, nous découvrirons des corps tant maltraités et dont les mouvements sont plus proches de ceux des animaux que ceux des humains.

SIRINE ACHKAR
Notes d'intentions



À PROPOS DE ...

L'envie d'écrire *Inadaptés* est née à la suite d'un atelier théâtre et improvisations que j'ai mené au centre pénitentiaire de Château-Thierry, en décembre 2017. C'était la première fois que je rentrais dans une prison et j'étais très intriguée de découvrir cet univers ou plus précisément cet enfermement. Nous avons été reçus avec le danseur, co-animateur de l'atelier, par le directeur des activités culturelles qui nous a présenté quelques détails sur l'organisation de la semaine d'atelier, ainsi que sur les précautions à prendre vis à vis des détenus. Chacun d'entre nous avait un talkie walkie qu'il suffisait de mettre à plat pour déclencher l'alarme en cas de danger.

Accompagnés de deux jeunes en mission service civique et d'un gardien, nous avons traversé plusieurs grandes portes blindées qui se fermaient aussitôt derrière nous avant d'arriver à la salle où devait se dérouler l'atelier. L'intérieur de la prison que je découvrais n'était que couloirs, grandes portes en fer, cellules longeant les deux côtés des couloirs. Le fer était la matière principale composant cet espace. Les portes des cellules étaient toutes fermées, ne laissant entrevoir aucune vision de l'intérieur.

Puis les détenus sont arrivés les uns après les autres.

Les participants présentaient des personnalités complexes, l'un souffrant de troubles psychologiques sévères, l'autre de toxicomanie, un autre de dénuement psychique et vestimentaire, un dernier arrivé était consigné l'isolement depuis plusieurs jours. ... Ils avaient entre 30 et 50 ans. À l'extérieur, les attendaient une grand-mère, une épouse et une enfant, la rue, la Jamaïque.

Je suis partie, pour faire le stage, animée par la curiosité de découvrir un univers qui m'était étranger, un univers que je pensais pouvoir aborder en gardant une certaine distance. Sauf que ma rencontre avec les différents détenus a été le déclencheur d'un profond sentiment de solitude qui m'habitait, leur exil de la société et de ceux qui comptent pour eux résonnait avec mon exil à moi, mon déracinement. Le besoin d'écrire, voire d'exprimer mon ressenti après cette expérience, s'est manifesté dès mon retour chez moi, le premier soir après l'atelier. J'ai eu ce besoin irrésistible de m'isoler, comme une vraie pique de rappel de ma première nuit en France, lorsque à 23 ans je me suis retrouvée toute seule dans un studio de 9 m2 presque vide, mais aussi de toutes les fois où le manque et la solitude me demeuraient paralysants. C'est grâce à ce ressenti très intime et très personnel vis à vis de l'enfermement que j'ai décidé d'aborder le sujet en mettant en lumière la solitude et le manque, voire les souffrances intimes de ces hommes plutôt que l'aspect documentaire, purement réaliste de la prison.

J'ai choisi de raconter sur scène le déroulement des différentes journées de l'atelier théâtre. On assiste au fil de ces journées à la libération de la parole des 4 détenus. On écoute des bribes de leurs histoires personnelles qu'ils dévoilent, parfois malgré eux, lors des improvisations.

Le rythme de la pièce est celui des journées de l'atelier, où on voit la professeure à travers un cadre vide et une voix off tenter de monter un spectacle avec les détenus en leur distribuant quelques textes, puis en leur proposant des improvisations. On assiste à l'expression de leurs rêves de liberté, des plaisirs les plus simples de la vie (comme prendre un café sur une terrasse, ou prendre le train...), et à leur projection vers un avenir meilleur. Le ton est tantôt drôle, tantôt grave mettant l'accent sur une problématique sociale, celle de la difficulté d'insertion et/ou de réinsertion des personnes issues de milieux sociaux difficiles.

Sirine Achkar

ÉQUIPE ARTISTIQUE

SIRINE ACHKAR

AUTRICE

METTEUSE EN SCÈNE



Je suis née et j'ai grandi dans un village du Mont Liban. Mon enfance a été marquée par le décès de mon père - auteur, metteur en scène et journaliste politique - à l'âge de trois et demi et par la guerre civile libanaise qui a débuté en 1975. Ma sœur et moi avons été élevées par ma mère devenue veuve à 34 ans, enceinte d'un mois et demi de ma petite sœur. Mon enfance a été particulièrement marquée par le combat quotidien de ma mère pour nous élever, femme seule, dans une société patriarcale où lorsqu'on est veuve, il vaut mieux le rester à vie afin d'éviter de salir l'honneur de la famille, surtout lorsqu'on est mère de filles ! J'ai effectué ma scolarité dans l'établissement scolaire des Sœurs des Saints-Cœurs où j'ai reçu une éducation catholique assez stricte particulièrement oppressante, parce qu'elle était aux antipodes de l'éducation assez libre que je recevais de ma mère et surtout de ce qu'on me racontait de l'héritage politique et idéologique de mon père, fervent défenseur des libertés et surtout de la laïcité dans un pays qui n'a jusqu'à aujourd'hui toujours pas réussi à séparer la religion de l'état.

Ma première soif de liberté, je l'ai sentie à l'adolescence et je l'ai trouvée dans le théâtre et dans la littérature.

Dans le théâtre, grâce à ma première expérience à l'âge de 12 ans sur la scène de mon village natal lors de sa fête annuelle. Ce moment fut un des plus marquants de ma vie.

La littérature a aussi été une échappatoire idéale à l'oppression des bonnes sœurs, à celle de la guerre et toute l'insécurité qu'elle génère et aux difficultés que ma mère rencontrait au quotidien. L'imaginaire a très vite été mon allié tout d'abord à travers le plaisir d'écrire que j'ai effleuré durant ma scolarité, ensuite à travers les livres présents dans la bibliothèque de mon père et puis au lycée à travers la découverte des grands auteurs arabes et français.

Madame Bovary, la fameuse héroïne de Flaubert fut aussi la mienne. La découverte de ce roman parmi tant d'autres m'a permis de comprendre l'impact des mots et des histoires, la manière avec laquelle ils résonnent en nous, et nous connectent à notre propre histoire. Le besoin de liberté de Mme Bovary résonnait avec celui des femmes qui m'entouraient, aussi subtil, aussi prononcé ou caché soit-il. Il résonnait avec le désir de liberté des adolescentes de ma génération organisant des rendez-vous secrets avec les copains après les cours, mais aussi avec celui de cette femme mariée à l'âge de 14 ans et malheureuse, qui à 30 ans osera prendre le risque d'être la première femme divorcée du village...

J'ai effectué ma scolarité jusqu'au bac dans l'insécurité de la guerre, qui se manifestait par un état permanent d'alerte. Dès que le son des bombardements devenait suffisamment proche, nous devrions ramasser rapidement nos affaires pour s'abriter dans la cave, d'environ 20 m2 pour 3 familles.

J'ai quitté mon village à l'âge de 18 ans pour Achrafieh, un quartier de Beyrouth. Vu la situation économique et les difficultés à trouver du travail après la fac, les jeunes diplômés du Liban ont souvent été orientés vers des filières où il était plus facile d'en trouver. J'ai dû choisir la gestion hôtelière que j'ai étudiée pendant trois ans sans en éprouver un réel intérêt. Le désir de faire du théâtre et le désir d'ailleurs étaient toujours présents.

Mon désir de quitter le Liban pour la France était motivé par deux élans : le premier, une envie viscérale de liberté plus grande que celle qu'offrait la société libanaise à une femme d'une vingtaine d'années en 2003. Le deuxième était la possibilité que pourrait m'offrir ce voyage d'étudier le théâtre et d'en faire mon métier, une mission quasiment impossible pour moi au Liban.

A 23 ans, j'ai décidé de tenter ma chance en décrochant un emploi d'hôtesse d'accueil pour un restaurant libanais à Paris. C'est ainsi que j'ai pu obtenir un visa pour la France,

Ma première nuit à Paris, je l'ai passée seule dans un studio vide de 9m2, avenue Montaigne. Les nombreuses voix des membres de ma famille, des voisins, des amis qui s'était rassemblés dans ma maison d'enfance la veille ont été remplacées par un silence particulièrement assourdissant ce soir-là. C'est plus tard que j'ai compris que cette nuit-là serait le symbole du sentiment d'exil qui m'accompagne depuis et qui est, je pense le fil conducteur de mon écriture.

Mon écriture est aussi souvent le résultat d'un besoin de "dire", de raconter la complexité de la vie de la femme que je suis, tiraillée entre deux cultures, mais aussi celles des femmes qui m'ont entourée depuis mon enfance.

Il y a comme un sentiment de devoir qui m'habite, le devoir de faire avancer les choses, afin de permettre à celles qui n'ont pas eu la possibilité de partir, d'avoir la liberté de choisir la vie qu'elles souhaitent, car le carcan des traditions est toujours très pesant sur la vie des femmes et sur leurs choix, et ce dans beaucoup de sociétés !

FRANÇOIS KALEKA

CRÉATEUR

SON & LUMIÈRES



Issu d'un cursus d'arts plastiques, François Kaléka après des études littéraires, s'oriente plus spécifiquement vers la danse Hip-Hop.

Après quelques années de théâtre, c'est à l'âge de 19 ans, qu'il monte sur scène pour la première fois en tant que danseur professionnel. Il voyage alors dans le monde entier au sein de nombreuses compagnies (Opinioni in movimientto, Déséquilibre, BlackBlancBeur, Phase T, Achak...).

Cette expérience l'amène à intervenir en tant que chorégraphe et conseiller artistique (Phase T, Fenshtush, Extrême, Illégal ...).

Egalement Disc-Jockey depuis le début de sa carrière, il suit une formation dans le son et l'image et devient régisseur permanent du Théâtre de La Camillienne en 2015.

Depuis 2017, il travaille régulièrement en tant que créateur lumière pour les compagnies Circul'R, M-C-Art et El Ghemza.



LANDRY AMON, comédien de nationalité ivoirienne, est diplômé de l'École Nationale de Théâtre et de Danse (ENTD) à l'Institut National Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle (INSAAC) d'Abidjan. Il quitte pour la première fois son pays natal en 2014 avec *Sniper*, mis en scène par Ivica Buljan, dont la tournée théâtrale se déroulera entre la Côte d'Ivoire, la Slovénie et la Croatie. En 2016, il joue *Monologue d'Or* et *Noces d'Argent*, mise en scène par Fargass Assandé et Yaya MBilé Bitang, en collaboration avec le Théâtre de l'Union (Limoges). Par la suite, il joue dans *The Island* mise en scène par Yaya Mbile et *Carmen de Bracody* mise en scène d'Abass Zein en 2017, puis *Agonie* mise en scène par lui-même en 2018. Il sera deux fois primé comme metteur en scène, en Côte d'Ivoire et au Bénin. Landry Amon se fait également remarquer au cinéma en 2016, dans le long-métrage *Sans Regret* de Jacques Trabi, dans un des rôles majeurs (Faustin) Depuis, il a tourné avec Mohamed Bensouda et de Samir Benchikh.



DENIS MATHIEU s'est formé à Nanterre auprès de Jean-Pierre Vincent et Stanislas Nordey, qu'il suit quand celui-ci prend la direction du TGP de Saint-Denis en 1998 où, en tant que comédien, il joue, sous sa direction, Pasolini, Molière et Werner Schwab. Il sera également son assistant à l'occasion de deux mises en scènes d'opéra. Par la suite, il jouera sous la direction, entre autres, de Robert Cantarella, d'Alain Ollivier, de François Han Van, de Vincent Dussart et de Günther Leschnik.

En parallèle, il dirige un certain nombre d'ateliers de pratique théâtrale pour un public d'adolescents et d'adultes, et intervient également en milieu carcéral (centre pénitentiaire de Liancourt).



OTIS NGOI a étudié à l'École de Théâtre Côté Cour. Dès sa sortie, il multiplie les collaborations artistiques et participe à des clips, spectacles de danse, publicités et fait également de la radio. Il joue pour des capsules comiques diffusées à la télévision (Canal+) et sur internet (Studio bagel). Il tourne également dans des courts métrages (*Plus bas que terre* de David Tuil, *On s'est fait doubler* de Nicolas Ramade), puis dans le film *Neuilly sa mère, sa mère !* de Gabriel Julien-Laferrrière. Il a également fait partie du projet collectif *Clivages* mise en scène par Ludovic Sabatier, création ayant pour sujet l'accueil des migrants.



Ben Rajca, se forme en France et au Royaume Uni. Ce qui l'amène à travailler au CNSAD avec Eloi Recoing et Mario Gonzales, ainsi que Nathalie Bécue, Christophe Patty et Marcus Borja. En Angleterre, il travaille notamment avec Keith Johnstone et Steve Kaplan, au Raindance Studio et au Lantern Art Center. Ben pratique par ailleurs la trompette, le tin whistle, l'improvisation et la marionnette, ainsi que le chant et la danse. Sa pratique pluridisciplinaire l'amène à collaborer avec notamment La Fabrique Imaginaire, ou la Cie Cadmium, ainsi que dans le cadre de spectacles venant de divers horizons artistiques tels que *Boxed*, *Sortez Masqués*, *L'Avare*, ou encore *A l'Ombre des bois*.

En parallèle de ses activités théâtrales, Ben travaille avec Régis Mardon, et joue dans plusieurs films tels que *2400 Bacci* réalisé par Arthur Prader, *La Dernière Partie*, *Laugh With Me*, ou encore *Le fil n'est pas cassé* de Mathilde Baradat dans lequel il tient le rôle principal.

COMPAGNIE M-C-ART & SIRINE ACHKAR

Sensible aux écritures contemporaines, et particulièrement concernée par la diversité culturelle, la compagnie M-C-ART a été créée en août 2010 par Sirine Achkar,

Sirine Achkar convoque sur le plateau des textes qu'elle met en scène ou écrit et qui dénoncent l'indicible. Ses pièces sont autant de fenêtres ouvertes sur ces aspects de nos sociétés.

En 2009, elle réalise sa première mise en scène, avec la pièce *Je me tiens devant toi nue* de Joyce Carol Oates

En 2012 elle adapte et met en scène la nouvelle *Ces jours qui dansent avec la nuit* de Caya Makhélé. Une femme seule sur scène, Ariane, tente de faire le deuil de sa fille assassinée par son compagnon un an auparavant. Privée de la vie qu'elle a donnée, Ariane connaîtra la descente aux enfers, fuyant une réalité trop lourde à porter dans l'alcool et les rencontres d'un soir. Rejetant une société dominée par l'homme et une vision imposée de l'identité féminine, Ariane exprime son point de vue singulier sur le monde qui l'entoure. Un monde en guerre, où les massacres se multiplient. Une référence intemporelle faisant écho à l'actualité...

Cette création a été lauréate de plusieurs Prix en 2014 : Prix de la meilleure comédienne dans le cadre du « Festival international du théâtre universitaire à Casablanca », Prix pour le texte et la mise en scène au Festival « Theater without Fund » à Alexandrie en Egypte.

Elle a été jouée à l'étranger : Institut français de Casablanca, Bibliothèque d'Alexandrie en Egypte, en Allemagne ...

En 2016, Sirine Achkar écrit *Nuits d'Automne*. Elle y aborde le thème de l'exil, à travers une mise en scène mêlant son texte à la chorégraphie Hip Hop contemporaine de Didier Mayemba. Elle questionne le lien entre l'exil amoureux et l'exil de la terre, le lien entre le corps de l'être aimé et les racines.

Nuits d'automne a été présentée en tournée au Caire en Egypte dans le cadre du « Cairo international festival for contemporary and experimental theater », à Amman en Jordanie dans le cadre de « International liberal theater festival »



En octobre 2020, la Compagnie M-C-ART sera en résidence au Théâtre des Osses, Centre dramatique Fribourgeois (Suisse).

Sirine Achkar y achèvera l'écriture de sa nouvelle pièce *Errance*, un monologue, interprété par Emmanuel Dorand,

Un homme erre dans une ville en guerre et, dans cette errance, va à sa propre rencontre. Il croise des femmes, porteuses de vie et de mort, chacune le ramenant aux souvenirs de sa mère. Il erre, sans être vraiment perdu, dans une ville blessée où, malgré la violence, des forces de vie continuent, se maintiennent et répondent ancrées, avec la régularité d'une horloge, aux fracas des bombes.

La pièce sera créée entre Paris et Fribourg en 2021